

Siripoj Chamroenvidha

Œuvres récentes *Ao Kung Krabe, Doi Tung, le Rhône à Genève et Grindelwald*

Cinquième méditation

Du retour aux sources et de l'habitude

Pour cette deuxième exposition à la galerie *andata.ritorno*, ce laboratoire d'art contemporain genevois animé par Joseph Farine depuis tant d'années avec intelligence sensible et compétence professionnelle – une référence incontournable dans le monde animé des hauts lieux d'arts actuels –, Siripoj Chamroenvidha présente la suite de ses plus récents travaux au fusain. À nouveau, l'artiste d'origine thaï vivant dans notre cité depuis 1980, déboule dans l'environnement foisonnant des expositions du QUARTier des Bains, et s'en distingue. Il montre, par de merveilleux entremêlements de points de vue très précisément croqués, d'infinies complexités qu'il simplifie aussitôt à l'extrême, et en dégage, pour notre plus grand plaisir, des propositions visuelles originales, à la fois convenues et inattendues. Habile et élégant, à son inclination habituelle, il répond ainsi à deux nécessités intérieures – envoûtantes, elles sont devenues de toute évidence siennes, et donc uniques, aisément reconnaissables – un retour aux sources et la reprise de ses bonnes habitudes pour s'approcher au plus près des apparences, qui ont déjà, à maintes reprises précédemment, fait leur preuve. Il les dialectise pour les mettre en œuvre dans cette nouvelle série. Et se dépasse. Chamboulant ainsi nos modes d'appréciations usuelles.

Siripoj Chamroenvidha pense avec ses sens. Et sent avec sa raison. Cet équilibre dynamique, raffiné, de haute voltige formelle ne pardonnant aucune faute de goût, se remarque aisément : l'artiste conçoit ses œuvres d'abord comme des espaces et des temps ouverts à de multiples possibles, donc comme des espaces en travail, ou des processus, lui permettant de pouvoir exposer ce qui lui semble essentiel, tout en gommant les particularités – elles ne cherchent qu'à nous égarer dans les méandres de l'anecdote. Vous allez me dire que c'est déjà considérable pour un seul auteur. Mais encore ? Ne quittons pas si rapidement ce préliminaire tant il va pouvoir orienter notre délectation. Les fusains de Siripoj ne sont pas des îles, mais des lieux de cheminement, quasiment des procédures en archipels, où l'expression et la pensée s'en mêlent pour faire événement au fur et à la mesure des flottements de notre attention buissonnière. Ils obligent celui qui les contemple à la quête d'un sens plausible – ses fusains ne dévoilent leurs délicates luminescences qu'en s'arpenant doucement, attentivement. Ils s'éclaircissent avec prévenance, nous laissant prendre tout notre temps. Et en gardant la bonne distance. En fait, chez Siripoj, si les faits – quelques traits distingués – peuvent éventuellement conter des histoires, ses fictions visuelles, *ses regards*, emmènent plus loin, à l'horizon des vérités lentes, qui, chacun le sait maintenant, sont évanescences et relatives. Et, assurément, relationnelles, infiniment attachantes. Subversives. Ce qui, évidemment, oblige chacun à lui-même et résiste d'emblée à toutes les évaporations.

Ainsi, dans ces univers, l'esthétique précède ce que l'on peut imaginer. Elle relève d'une pensée libératrice. Elle allège et amène à la réflexion profonde en lui conférant forme intelligible et sensible. Pour l'ouvrir au partage – le bonheur né de ses récits encore inédits, ces conversations amicales entre complices – c'est même la grande affaire de l'esthétique quand elle ne cherche pas délibérément à s'enfermer dans des autismes artistiques. Cette

suite des fusains, tous sans titre, réalisée depuis le début 2007, revisite quelques lieux mythiques qui ont marqués l'auteur. Il vient de les parcourir à nouveau, puisque, comme toutes les proximités originelles, elles ne s'épuisent jamais complètement à la conscience malgré les retours sur soi. Et, dissidentes, tentent toujours d'échapper aux enfermements visuels, comme à la parole. D'où un retour aux sources. Et un premier arrêt. Pour relever la manière dont on choisit, et appréhende – insistons sur cet aspect en le surlignant d'un terme encore plus fort, *habite* – les lieux visités. L'auteur nous accompagne adroitement de sa manière de voir pour les découvrir à notre entendement lorsqu'il nous guide vers des sites géographiquement touristiques ou politiques, ici en Suisse, à Genève, le long du Rhône ou à Grindelwald, au pied des cascades et des montagnes abruptes, ou là-bas, en Thaïlande, son pays d'origine lointainement quitté, Ao Kung Kraber – un centre d'études destiné à étudier le système écologique des forêts de mangroves, ou Doi Tung, une région rurale pauvre, dans le Triangle d'or, où des initiatives louables tentent d'éradiquer la culture de l'opium par un développement alternatif basé sur l'éducation, les activités humanitaires, le développement durable, l'artisanat et le tourisme.

D'abord, Siripoj revient, pour rassurer certainement, par souci de cohérence et de reconnaissance aussi, à ses habitudes d'expression, dans une double perspective, le répétitif et l'innovation. D'un côté, il insiste sur la continuité d'une œuvre qui se lève progressivement, la permanence du travail de création, l'obligation de cohérence, le creusement du même dans le semblable, et, de l'autre, il convoque la surprise, l'incident visuel, l'apparition de nouveaux paysages. Comme dans toutes les quêtes. Loin des “zappettes”, poursuivant avec constance son travail de créateur qui résiste efficacement à l'abrutissement médiatique et aux modes branchées. Démontrant une fois de plus que l'art s'expérimente comme on vit. Dès les premiers regards, au-dessous de ces habitudes esthétiques domestiques – ce style d'auteur – on sent naître – renaître – la vie dans ce qu'elle a de plus irrépressible. Il faut dire que l'usage de la lumière noire dont Siripoj est un familier, oblige à distinguer derrière les apparences des formes essentielles. Elle exige de celui qui regarde de porter attention, de distinguer et de choisir les fragments sur lesquels sa conscience et son intellection vont porter. Chacun se retrouve dans ce qu'il regarde – drôles d'habitudes des amateurs d'art dont ils peinent à se détacher ! – les coïncidences heureuses, les affinités électives où le thème abordé se superpose, sans effort apparent, au sujet traité, sa forme à sa substance, sa portée aux mots qui la figurent. Et là se trouve une des clés essentielles pour entrer vraiment dans une méditation poétique, une introspection esthétique. Une manière douce et habile de changer, non pas le monde, mais notre relation au monde. De le transcender par approfondissement de nos liens.

Certes, on s'attarde à l'envi sur la douceur des courbes d'une canopée dont l'horizon s'éveille sur l'aube tant attendue. L'élévation d'un tronc plissé par les nervures de sa solidité laisse deviner la force irrépressible d'une nature encore indomptée. Là, des racines astucieuses plongent dans l'eau et vont chercher bien en dessous leur assise et de quoi nourrir d'immenses élévations. L'éclat d'une feuille épanouie sous l'étincellement d'un rayon de soleil dans la pénombre de la jungle se laisse deviner en douceur. Les joyeux emmêlements des branches s'adonnent à de lentes passions sous les feuillages. Nos regards flattés se laissent alors à envisager le monde en termes de possibilités. Et acceptent de le prendre comme il est pour s'en informer en retour, afin qu'à son tour, il puisse être considéré selon les

méandres de notre propre désir. Le fusain permet cette expérience singulière du temps de se formuler. À l'événement visuel, de s'actualiser, de revenir jusqu'à ce qu'il s'ajuste exactement. Dans ces conditions, les représentations de Siripoj demeurent des énigmes circulaires qui excitent et inquiètent notre pensée rationnelle, occidentale. C'est dans leurs potentialités, et non dans leurs accomplissements, aussi aboutis soient-ils, que ces propositions esthétiques fondent leur raison d'être. Et suscitent notre admiration.

Ainsi, la meilleure façon d'analyser des œuvres d'art n'est pas tant de leur trouver des significations vraisemblables, que de les considérer comme des agents ayant une action sur le monde. Mais, face à un art engagé qui se serait soumis à des prises de position dont les références s'établiraient hors des repères et des règles qu'il s'est lui-même fixées, Siripoj nous donne à expérimenter un art engagé par sa puissance d'insurrection, autonome, libre et libérateur. Regarder, c'est penser. Et regarder autrement, c'est peut-être commencer à penser autrement. À agir. Une mise en œuvre de cette incroyable capacité d'interpréter le monde d'une façon critique sans pour autant renoncer ni à l'esthétique ni à la poésie. Et d'amener à le changer dans le bon sens.

Aucune nostalgie des origines décelable, car, dans ce travail, l'enjeu n'est pas de s'emparer de l'épure du présent dans l'acte académique ou la performance dessinée au fusain, mais de se rendre attentif au présent qui se fait, ici ou là-bas, à son rythme. Il ne s'agit pas de chercher la présence dans le processus, mais de rendre tangible le processus même du présent, le présent se faisant chemin faisant, le regard s'éclaircissant en regardant. Telle l'incessante lutte des mangroves le long des plages. Ici, nous sommes bien loin d'un travail d'égotisme écologiste – les ressassements pleurnichards de ceux qui préfèrent la sauvegarde des petites plantes à la vie, aux hommes et aux œuvres ou un écologisme sectaire mortifère – tant il aime la vie qu'il en tue toutes les fleuraisons plaignes. Mais plonge dans un effort de compréhension par le détour du sensible et de l'intelligible. Pour Spinoza, tout accroissement de la puissance de comprendre est aussi un accroissement de la puissance d'agir, un enrichissement de l'être lui-même, avec la joie qui en résulte. Plaisir du simple fait d'être présent au monde et de goûter cette présence. En goûtant des fictions visuelles ou littéraires.

Une autre façon de présenter des objets auxquels on s'est attaché est de leur donner un sens dans une galerie bienveillante, de singulariser certains d'entre eux plus que d'autres – et donc d'utiliser le pouvoir de fascination ou d'émotion que l'on ressent à les regarder. La plupart contemplent simplement des œuvres et en parlent pour maîtriser leurs émotions. D'autres prennent leur plume, et des flux littéraires commencent à couler, ainsi paisibles, aussi continu qu'une rivière, pour se rejoindre. Un climat s'inscrit, un univers esthétique se donne. On prend alors la mesure d'un parfum et ses fragrances de désir qu'il en soit ainsi, autrement. Un style est une façon de dessiner ou d'écrire. Des œuvres, des fusains, quelques bribes d'une écriture fragmentaire, qui viennent délicatement s'offrir comme autant de manières de voir. Et d'être.

Jacques Bœsch

Ce texte original est extrait de *Siripoj Chamroenvidhya, Cinq méditations visuelles*

Jacques Bœsch, édition Le Scorpion bleu, Genève

© l'auteur, 2007